

que peu. Mais ce peu était beaucoup, était trop, parce qu'il engageait pour moi l'infini. Ce qui n'apparaissait aux autres qu'un désordre permis, atteignait au secret de mon être spirituel la source de la vraie vie... Ah ! là encore, je mets peut-être l'accent sur le plus sublime. Non que ce sublime n'ait pas été. Mais il faut compter aussi avec la réaction de l'écrivain bourgeois dont l'ascension commençait, qui avait passé la trentaine et qui sentait d'instinct que les mêmes excès, anodins pour ses camarades parce qu'ils entraient dans le style de leur personnage, l'eussent précipité, lui, et sans recours possible hors de sa voie.

Je ne jurerais pas d'en avoir pris une conscience claire et de me l'être formulé expressément. J'incline à croire que les préoccupations religieuses occupaient le devant de la scène. Mais comment débrouiller l'écheveau des causes et des raisons, des complexes et des réflexes ? Le sûr est que le climat de ces années 20 à Paris, dans les milieux de la littérature et du monde, paraissait chargé de poisons, et que nous nous sentions nous-mêmes « gazés », comme nos corps l'avaient été durant la guerre.

Le chrétien, même le mauvais chrétien s'il a gardé la foi, possède un sens, une antenne pour démêler chez ceux qui l'entourent ce mal qui ne pardonne pas. Je ne savais pas que Raymond Radiguet, cette merveilleuse chouette dressée, immobile et aveugle, sur son tabouret du *Bœuf sur le Toit* était au moment de mourir. Je ne savais pas que Drieu la Rochelle, que Jacques Rigaut, que René Crevel se tueraient, mais je voyais avec les yeux de l'esprit au-dessus de ces têtes charmantes une lueur, un signe. Ce garçon dont j'ai oublié le nom, d'une beauté sombrement angélique, je me souviens de l'avoir vu tourner un soir tenant à deux mains la merveilleuse Anne-Marie P..., de ce couple admirable montait comme une vapeur d'angoisse. Lui devait être emporté en quelques jours, en pleine conscience et hurlant de désespoir, et elle être tuée au volant de son auto.

XII

Le Bœuf sur le Toit. — Une âme en péril. — Ce qui me sauva. — Le poison. — Les possédés. — Le sauve-qui-peut. — Les sauveteurs : Jacques Maritain, Charles Du Bos. — Intervention de l'abbé X. — Vigile ou le supplice de Du Bos. — Les Bénédictines de la rue Monsieur. — Psychologie de l'abbé X. — Apparition de la mort. — L'opération. — Le docteur Hautant. — Le mauvais usage de la maladie. — La musique. — L'entrée dans le combat politique.

Tous ces visages, toutes ces vies. Car nous connaissons chacune de ces histoires, chacun de ces drames. Tout chrétien que j'étais, je ne me croyais pas d'une autre espèce. Oui, j'étais un chrétien, j'étais marié, j'étais un jeune père. Je l'avais été à la veille de la guerre. Comment ce monde affreux du lendemain de l'armistice ne m'eût-il pas fait vivre dans une sorte de terreur, alors que déjà avant la guerre, je n'avais eu de cesse que je n'eusse bâti mon nid, qu'un pur amour ne m'ait enveloppé, défendu contre les autres, contre moi-même ? Un homme de lettres, pareil à tous ces jeunes gens de lettres. Peut-être eussé-je été différent, si je n'avais traversé moi aussi quatre années d'angoisse, de deuils, d'horreurs, d'humiliations à cause de ma santé démolie, du personnage inutilisable que j'avais joué dans les ambulances du Front. Et tout à coup cette sortie du tunnel, cette frénésie à laquelle je ne céda

André Breton a tort de refuser à Jean Cocteau le titre de Prince des Poètes ; car il fut bien le prince de ce monde dont les surréalistes constituaient l'aile marchante. Ils avaient beau camper sur ses frontières les plus sauvages, et tenir en grand mépris le prince frivole, ils relevaient pourtant de son empire. Drieu la Rochelle était leur ami et maintenait une liaison. Nous rencontrions quelques-uns d'entre eux jusque dans des salons « littéraires ». Je me souviens d'Aragon chez M^{me} Lucien Mulhfeld. J'y entendis René Crevel dire à Anna de Noailles consternée : « On ne fait plus de vers aujourd'hui, madame. »

Mais ce n'est pas l'histoire de ce temps, ni celle de ce milieu que je raconte, c'est la mienne. Je retiens seulement que de cette bacchanale montait une vapeur funeste et qu'il n'est pas étonnant que demeuré chrétien, même quand je cédaï à la folie commune, j'aie éprouvé aussi l'angoisse de l'homme averti qui sait que la peste est à bord et quel est le vrai nom du maître d'équipage. Je me suis souvent dit que le mouvement de conversions au catholicisme qui se multiplièrent alors, surtout autour d'André Gide, ressemblait à un sauve-qui-peut : Dupouey, Ghéon, Copeau, Du Bos, René Schwob... Je les voyais quitter le bateau où l'alcool, la drogue, favorisaient « les erreurs étranges et tristes » et s'enfuir à la nage. Et moi ? me réveillerai-je un jour en pleine mer, coupé à jamais de Dieu, perdu à jamais ?

Les survivants de ce temps-là jugeront sans doute que je noircis ridiculement ma peinture. Qu'ils lisent donc le *Récit secret* de Drieu, ou son *Gilles* ou *Le Tour du Malheur* de Kessel : c'était ainsi. Non que les écrivains et que les artistes soient différents du reste du troupeau humain. L'alcool, les drogues, l'homosexualité, le sadisme ne règnent pas sur eux plus que sur les autres ; mais ces choses s'y trouvent exprimées par l'écriture, et donc révélées. Tout ce qui grouille dans la vase humaine remonte à

la surface. L'histoire de Radiguet, l'histoire de Drieu ne sont pas différentes de milliers d'autres, seulement elles sont racontées ou révélées.

Ce sauve-qui-peut des convertis retentissait en moi. A la réflexion, j'avais tort d'invoquer le réflexe de défense bourgeoise qui m'aurait surtout retenu de céder au courant. Après quarante années, nous ne pouvons en ce qui nous concerne porter un jugement fondé sur le souvenir. Nous ne nous rappelons plus rien par le dedans. Nous ne pouvons nous faire une idée de l'être que nous étions et qui nous est devenu étranger que par les témoignages écrits que cet être a laissés. Cet homme de trente ans qui portait le même nom que le septuagénaire d'aujourd'hui, ce qui me renseigne à son sujet, ce sont les pages de *Souffrances du Chrétien* que la *Nouvelle Revue Française* publia alors. Que mon angoisse fût celle d'une âme inguérissablement chrétienne, ce texte en porte un témoignage que je ne puis récuser. C'était un cri, c'était un appel déchirant : vers Dieu ? Non, plutôt un appel au secours jeté à mes frères. Il fut entendu.

Il existe une charité très cachée et dont j'aurai bénéficié à certains moments de ma vie : celle d'amis connus ou inconnus qui se jettent à l'eau, qui vous prennent à bras le corps et vous ramènent sur la berge. Je me souviens qu'en 1910 ou en 1911, Robert Vallery-Radot m'avait à la lettre enlevé et installé d'autorité dans une auberge de Dampierre. Plus tard, Jacques Maritain ne cessa jamais de me couvrir d'un œil inquiet, et même anxieux. Mais il n'avait tenté aucune intervention directe. Il répondait publiquement à tel cri qui m'échappait. J'avais la certitude qu'il se tenait à l'écoute de ma vie. Il est vrai que vers cette époque, il s'était laissé surprendre : les conversions de Cocteau et de Maurice Sachs lui enlevèrent un peu de crédit à mes yeux. Mais il était temps, il était grand temps : *Souffrances du Chrétien* répercutait le cri d'une âme à

demi asphyxiée. Charles Du Bos, à peine converti lui-même, comprit qu'il ne fallait pas perdre un jour.

Certes je le connaissais, nous étions liés. Il venait de consacrer au *Désert de l'Amour* dans la *Nouvelle Revue Française* une admirable note. Depuis la mort de Jacques Rivière, il était avec Ramon Fernandez mon répondant. Peut-être eussé-je été sans eux précipité dans les ténèbres extérieures du Boulevard et de l'Académisme, s'ils n'avaient été quelques-uns, à la N.R.F., à aimer un certain accent de mon œuvre et à y percevoir une certaine question posée. Du Bos comprit que l'heure était venue pour moi de donner la réponse.

Il le comprit, grâce à la rencontre d'un moment de sa vie et d'un moment de la mienne. Il venait de faire le pas, il était dans tout le feu du retour à Dieu et dans l'ivresse de la vie sacramentelle retrouvée. C'était Polyeucte au retour du temple où il s'apprête à renverser la statue de Gide. En revanche j'avais atteint mon étiage, et spirituellement je ne pouvais plus baisser sans mourir. Mais je souffrais. Et ce fut ce qui me rendit si docile aux conseils de Du Bos d'aller me confier à cet abbé X qui l'avait lui-même secouru.

Ce prêtre était un juif converti peu d'années plus tôt, par le curé d'Ars inconnu que fut l'abbé Lamy, curé de la Courneuve et qui, à travers ce saint, avait touché le surnaturel : l'expérience qu'il en avait transparaissait dans la messe qu'il disait lentement, dans une sorte d'intimité avec le Christ, mais aussi avec l'Être Infini. Ce thomiste intraitable, le type même de ce qu'on appelle aujourd'hui intégriste, pharisien et fils de pharisien, comme fut saint Paul, prêtre selon l'ordre de Melchisédech, « sacerdos magnus » à la frontière des deux Testaments, était le prêtre le mieux fait pour secourir une brebis étonnée, qui ne se débat plus, qui ne demande plus qu'à être prise sur des épaules robustes et à s'abandonner.

A mesure que les forces lui reviendront, elle souffrira

plus malaisément d'être portée. Ceux qui ont lu le *Journal* de Charles Du Bos ont pu suivre entre les lignes cette histoire de la brebis débordante d'abord d'admiration et de reconnaissance pour celui qui l'a ramassée et qui la tient d'une forte étreinte. Cette joie ne dure pas. On ne pouvait imaginer deux natures plus opposées que celles de Du Bos et de son Directeur devenu le mien. J'avais créé moi-même, bien imprudemment, ce qui allait devenir l'instrument du supplice de mon ami. J'avais eu l'idée funeste de fonder une revue catholique qui, face à la N.R.F., eût constitué un centre de ralliement pour les nouveaux convertis, ~~et~~ funeste, parce que j'y avais associé étroitement l'abbé X. Au vrai, il s'était imposé. Il se considérait comme responsable devant Dieu et devant les hommes de *Vigile* (c'était le nom de notre revue). Il éplucha le premier numéro ligne par ligne, et tous les autres, sans aucun scrupule d'ordre littéraire, ce qui faisait horreur à Du Bos aux yeux de qui il n'y avait pas de pires attentats que ceux perpétrés contre les textes.

Pour moi, je souffrais surtout de voir souffrir en silence mon ami. J'étais mieux défendu que lui par la réussite littéraire, par l'autorité que je lui devais, et certains ménagements auxquels notre intraitable directeur devait recourir en ce qui me concernait. Du Bos se débattait en ce temps-là contre un pauvre corps torturé, contre son destin de critique sans tribune et sans lecteurs, d'écrivain incapable d'écrire et capable seulement de dicter, de chef de famille enfin, le mieux organisé que j'aie connu pour la ruine des siens, car il ne sentait le besoin que du superflu, et le luxe nécessaire le condamnait au dénuement. Quant à *Vigile*, sous le fouet d'un bourreau sans merci, chaque numéro l'acculait à commettre contre la littérature des attentats qu'il jugeait déshonorants.

Il obéissait et il souffrait. J'avais très tôt compris que ce qui mourrait à coup sûr, lentement étouffé par l'abbé X, c'était *Vigile*, et qu'il n'y avait qu'à attendre la fin. Son éditeur, Bernard Grasset, voyant un jour sur une table,

chez Arthur Fontaine un numéro de la revue, s'était écrié :
« Ah ! c'est vous, l'abonné de *Vigile* ! »

Bien que nous n'eussions que quatre numéros à rédiger par an, la censure de l'abbé X y creusait des vides qu'il fallait combler à la dernière minute avec ce que nous trouvions et qui était fourni le plus souvent par Du Bos lui-même, par son *Journal*. J'étais sensible à la tragédie de mon ami, sans en être directement atteint. Le ratage de *Vigile* était compensé dans ma vie par trop de réussites pour que j'en souffrisse vraiment.

Le romancier que j'étais, sans que je m'en rendisse compte, se fortifiait de tout ce qui le décevait chez l'abbé X. Non qu'il m'ait jamais servi de modèle. Je lui avais de trop grandes obligations pour m'être permis à aucun moment de faire d'après lui une de ces peintures où en ce temps-là j'excellais. Si je l'avais tenté, j'eusse tenu compte de ce qu'il y avait d'authentique dans son union à Dieu. Ma foi était redevenue vivante au contact de la sienne : cela était acquis pour toujours. Il pouvait être d'un commerce difficilement supportable pour un esprit fait comme le mien. Il n'en demeurait pas moins mon sauveteur.

Et pourtant je ne puis le nier : le romancier en moi tirait tout de même profit de ce qui faisait l'agonie de Du Bos. Chaque dimanche, après la grand-messe des Bénédictines de la rue Monsieur, nous nous retrouvions autour du petit déjeuner, dans un immeuble voisin, chez une dirigée de l'abbé X, noble et sainte femme à qui j'ai le remords d'avoir refusé les séances de pose qu'elle sollicitait de moi (elle était sculpteur). Gabriel Marcel, Roland Manuel, Isabelle Rivière, Georges de Traz, Maxime Jacob et plusieurs autres fidèles composaient un milieu très singulier et très fervent. Il y avait aussi quelques jeunes filles, de celles que l'abbé X rabattait vers une abbaye dont il était le pourvoyeur privilégié. C'était à ses yeux, j'imagine,

l'essentiel de sa vocation : du point de vue du siècle, il était redoutable pour une fille de lui être spirituellement livrée ; du point de vue de la Grâce j'admirais qu'il ait entendu à la lettre l'ordre du Seigneur : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Les âmes capables de tout donner, sous cette direction inflexible, donnaient tout.

Que la messe dominicale chez les Bénédictines de la rue Monsieur entre 1925 et 1930 ait eu une action directe sur beaucoup d'artistes et d'écrivains, que cette chapelle ait été un lieu de grâce irremplaçable, l'évidence en est telle que je n'ai jamais compris que l'autorité diocésaine ait pu consentir à sa disparition. La communauté qui a abandonné ce poste semble avoir payé cher cet abandon. J'ignore si ce qui reste de chrétien dans les lettres a retrouvé une piscine comme était celle-là. Le sacrifice de la messe y fut célébré comme il ne l'est pas toujours ailleurs, je veux dire sans qu'à aucun moment on ne se sentit irrité ou scandalisé. Les Bénédictines chantaient comme des anges. La voix du prêtre célébrant (l'abbé X ou l'abbé Zundel) s'accordait à leurs voix : le sacrifice de la messe « joué », mimé, devenait visiblement ce qu'il était invisiblement. Jamais la présence réelle ne parut plus réelle à mes yeux qu'en ces années-là.

L'abbé X n'aurait pu donc m'inspirer un portrait comme celui de M. Coûturé. Si quelques traits de la *Pharisienne* viennent peut-être de lui, il va sans dire que ce prêtre qui baignait dans le surnaturel ne ressemblait en rien à Brigitte Pian, — sauf peut-être sur un point. Peut-être m'a-t-il fourni un trait de ce caractère redoutable : un certain usage de ce que j'appellerai « la joue gauche tendue » qui me mettait hors de moi. Si j'avais quelque reproche à lui adresser, si l'abbé me scandalisait parfois (et ce n'était pas toujours sans raison malgré tant de vertu, parce que né Juif, élevé en dehors de l'Eglise, son état de santé lui avait interdit le séminaire et il n'avait pas reçu la for-

mation normale d'un clerc) si donc je pensais avoir le droit de le blâmer, bien loin d'admettre qu'il ait pu avoir le moindre tort, il soupirait : « Je savais que je devais aujourd'hui souffrir par vous ! » Et il offrait à Dieu sa souffrance. Il se faisait martyr et il me faisait bourreau. J'avais beau protester, taper du pied : plus je m'irritais et plus il s'offrait en holocauste. Il faut se garder de rappeler à ce propos certains traits de Tartuffe qui ressemblent à cette ruse ; car chez l'abbé X il n'y avait nulle tromperie. Il ne trompait personne que lui-même et à son insu.

« La canicule de la vérité », cette expression de Du Bos à propos de Claudel, je l'applique dans un tout autre sens à ce prêtre qui comme saint Jean, ayant touché à un moment de son destin ce qui concernait le Verbe de la Vie, avait été comme ébloui par tant de lumière, et il nous regardait grouiller nous, ses pauvres enfants, en plein dans la boue de nos péchés, de nos idées absurdes dont le progressisme lui faisait horreur. Mais nous n'étions pas des philosophes, nous n'étions pas des théologiens. Ce que nous pensions sur ces sujets, frivoles littérateurs, n'avait à ses yeux aucune importance. Si en revanche il dénonçait et accablait le père Laberthonnière par exemple, c'est qu'il s'agissait d'un théologien. Mais il lui importait peu qu'un romancier penchât de ce côté-là. Il pratiquait à notre endroit une sorte d'indulgence à base de mépris (si du moins le mépris est concevable chez un spirituel de cette envergure).

Comme chez tant de religieux, j'avais décelé chez lui un homme de lettres refoulé et qui restait sur sa soif. Je ne sais trop ce que valaient les pages qu'il publiait dans *Vigile*. Comme j'avais cru poli un jour de louer celles qu'il y avait consacrées à saint Augustin, il m'interrompit avec une brusque aigreur et me déclara tout à trac qu'il ne me reconnaissait pas le droit de juger ce qu'il écrivait, fût-ce pour l'approuver.

Comment et pourquoi, décidai-je enfin de prendre le large, et si ce fut à la suite d'un malentendu, j'aurais quelque peine à le débrouiller après plus de trente années. Ce qui avait fait déborder le vase, j'ai voulu l'oublier et j'y suis parvenu. Mon tort certain, ce fut d'avoir fui sans demander d'explication et sans même tenter d'en donner. Aujourd'hui qu'il est retourné au Père, je lui rends justice et j'atteste que ce que je lui dois dépasse infiniment les torts qu'il a pu avoir et qui tenaient à son caractère sacré et à l'autorité qu'il implique dans une nature intraitable comme la sienne.

A ce moment de ma vie où j'étais dans le fossé de la route, perdant le sang, il m'avait pris sur ses épaules, porté jusqu'à l'Auberge. Il ne lui avait pas suffi de me confier à l'aubergiste, il était demeuré près de moi, ne me quittant à aucun moment, il m'avait emmené à Solesmes ; puis il me rejoignit à Malagar et fit avec moi le pèlerinage de Lourdes. Je pouvais me croire son seul pénitent : il avait abandonné les quatre-vingt-dix-neuf autres brebis. Durant cette période, sa charité avait été sans défaillance bien qu'il fût scandalisé par mes habitudes bourgeoises de confort : toujours la première classe dans les trains ! toujours le meilleur hôtel, même à Lourdes ! et toujours à table les plats que je préférais, comme si je n'eusse pas dû faire pénitence, et il était certes aux premières loges pour connaître les raisons que j'avais de me mettre au pain sec et à l'eau. Mais il sut être doux, en ces heures-là.

Et sans doute, aux époques où je le jugeais avec rigueur, me suis-je dit que ce bon Samaritain avait été aussi un chasseur de chevelures, et qu'il trouvait à sa chasse une satisfaction humaine. Ses convertis ne se comptaient plus, mais lui, il les comptait. Je me disais que tout le gibier n'était pas de même poids à ses yeux et que je figurais à mon rang sur un carnet de chasse.

Quoi qu'il en fût, lorsque je me séparai de l'abbé X, un coup venait de me frapper qui avait changé la coloration

de ma vie. Un gong avait retenti à mes oreilles. La mort qui ne peut se regarder en face étendait sur moi l'ombre d'une main toute proche mais comme hésitante.

Je venais de passer à peine le milieu du chemin de la vie. Je me portais comme un charme. Du retour aux sources chrétiennes l'écrivain tirait bénéfice. J'aurai toujours profité de tout pour mon avancement, et même de la Grâce. Aucune pensée ne m'accable plus que celle-là. Je montais au zénith de la littérature, plus pavoisé qu'une mongolfière. Tout allait au mieux pour moi sur les deux tableaux de l'éternité et du temps. Je venais de publier *Le Nœud de Vipères* qui avait été aux nues. La Coupole commençait d'émerger de la brume sous mes regards prudents. Lorsqu'un jour de 1932...

Ma santé s'était fortifiée elle aussi : je ne me couchais plus si tard. Je ne buvais plus (non que j'aie jamais été buveur, mais à l'époque du *Bœuf sur le Toit*, le moindre cocktail avait agi sur mes nerfs, sur mon foie, mais aussi sur ma vie morale). J'eus une extinction de voix qu'on m'envoya soigner à Combloux. Je revins fortifié, mais la voix toujours éteinte. Ce qui suivit, je ne le raconterai pas, bien que ce coup de tonnerre dans un ciel aussi serein qu'était le mien, ait fait une coupure dans ma vie et qu'il ait créé un autre ciel et une autre terre.

Tout est Grâce, mais cette terrible grâce-là est à deux tranchants. Il n'y a rien dont je sois moins capable que « du bon usage des maladies ». Cette épreuve-là, je m'étonne de l'avoir traversée sans cri. On va un après-midi consulter un laryngologiste pour vaincre un enrrouement, à la veille d'une conférence, qu'il faut faire aux Annales. Le docteur n'en finit pas d'observer cette gorge. Il déclare enfin qu'il aimerait avoir l'avis d'un de ses maîtres auquel sur-le-champ il téléphone, pour prendre rendez-vous. C'est la porte à côté et il m'y conduit lui-même, comme s'il s'agissait de minutes.

Cette première rencontre avec le professeur Hautant,

j'en frémis encore. Plus tard, lui qui fut pour moi jusqu'à la mort d'une charité, d'une bonté inlassables, il me confia qu'il m'avait donné ce jour-là le coup de poing que le sauveteur administre au noyé pour l'empêcher de se débattre. Il fallait me persuader d'entrer dès le lendemain à la clinique. J'entendis donc une voix froide me déclarer : « J'ai quatre-vingts chances sur cent de vous tirer de là. Mais c'est à la limite... » On est debout dans la douce lumière du printemps, débordant de force et de vie. La rue fait son bruit familier. Ma femme m'attend à la maison.

Je n'ai pas le courage de remettre mes pas dans le noir défilé de ces deux années. Il y a des malades que l'on trompe aisément. Mais moi qu'on ne trompait pas, puisque tout s'est passé comme le professeur Hautant me l'avait fait espérer, je le croyais et je ne le croyais pas. Lorsque six mois plus tard, il fit le voyage de Malagar (après avoir subi un grave accident d'automobile qui l'avait tenu éloigné de moi plusieurs semaines) il lui suffit d'un regard sur ma gorge pour s'écrier joyeusement : « Cette fois, je vous tiens ! » Je le crus et je ne le crus pas.

Mais ce n'est pas de cette angoisse que je veux rendre compte ici, ni de tout ce qui se passa alors et de l'avance foudroyante en direction de l'Académie que je dus à la menace qui planait sur moi. Comme peu d'années plus tard, Henry Bordeaux me demandait ma voix pour Jacques Bainville, que nous savions condamné, il me le confia ingénument : « Quand il s'est agi de vous, j'avais dit à nos confrères : « Il ne faut pas le laisser partir sans qu'il ait été des nôtres ! » Ainsi avec cette obstination que j'aurais eue toute ma vie à tirer parti de tout, et même de la maladie et de la mort, le défilé aboutissait pour moi à une élection de maréchal à l'Académie française.

En vérité, c'est au plus noir du défilé que cette élection eut lieu, car à tort ou à raison je crus alors avoir une rechute. Dès le lendemain de ma réception sous la Coupole et de toutes les solennités qu'elle entraîna, je fus

soumis à un traitement épuisant de rayons. Il fallait parler, sourire aux photographes, donner des dîners... J'interromps ici cette histoire. Ce sont des *Mémoires intérieurs* que je rédige. Ce qu'il m'importe de fixer, c'est ce qui se passa en moi durant cette période qui se prolongea plus de quinze années à travers la guerre, à travers l'occupation et la libération, jusqu'à environ 1950.

Je le confesse ici avec un étonnement mêlé de honte : cette menace sur ma vie, bien loin de me détacher du monde et de me rapprocher de Dieu, me ramena insensiblement à l'état où je me trouvais quatre années plus tôt, sauf que l'angoisse était liée cette fois à la peur animale de souffrir et de mourir.

Toute mon attention fut concentrée sur mon corps... Non : Ici je me calomnie. J'ai connu au moment de mon opération et dans les durs mois qui suivirent, des heures de grâce et d'union à Dieu. Mais à mesure que j'entrais en convalescence — une convalescence douteuse, menacée, à laquelle je ne croyais qu'à demi — je me reprenais à tout ce qui naguère m'avait séduit. Je redevais, aux approches de la cinquantaine, le jeune homme que j'avais été. La musique, qui ne fut jamais pour moi que la voix de ma plus secrète passion, régna sur moi comme elle ne l'avait jamais fait : elle seule m'apaisait. Ce fut l'époque où je découvris Mozart. Au retour de ces séances épuisantes de rayons, je n'entrais pas dans une église, mais j'écoutais les disques qu'un ami, Louis Clayeux, mettait pour moi sur son pick-up. La musique de chambre de Mozart m'était alors inconnue. Quelle révélation ! Mais j'aimais aussi ce disque de Beethoven : *le Trio à l'Archiduc*, avec Cortot, Thibault et Casals.

J'ai peine aujourd'hui à me remettre en esprit dans cet état de ferveur et de fièvre. L'étonnant, est que ce faux printemps, cette floraison d'hiver se soit prolongée si tard, que la vie m'ait repris — ce que les hommes appellent la vie — pour aucune autre raison que d'avoir été au moment de me quitter, et que je l'aie embrassée alors,

non d'une fugitive étreinte, mais d'un embrassement prolongé, entêté, que pendant près de quinze ans rien n'a pu rompre, et pas même la tragique histoire des années 35-45.

Elles me roulèrent, ces années, elles m'emportèrent, mais non pas comme un fétu ; ce fut aussi le temps de mon entrée dans le combat politique. Qu'il est difficile d'y voir clair dans son propre destin ! Car cette part que je pris alors à la bataille des hommes ne relevait pas, il me semble, de ce goût pour la vie qui possédait l'homme touché, menacé, que j'étais, et sur qui venait de s'étendre l'ombre de la mort. Non, c'était au contraire le chrétien en moi, qui réagissait avec violence à l'envahissement de l'Ethiopie, à la guerre d'Espagne, et en France même, à ce qui se tramait Quai Conti, au moment où je pénétrais sous la Coupole, autour de la candidature de Charles Maurras, et déjà peut-être autour du maréchal Pétain.

L'histoire de cette période mal connue de la politique française, ou plutôt l'histoire des réactions que je lui opposais, l'éditeur de *Ce que je crois* souhaite que je l'écrive ; et je conviens qu'à relire tant de textes oubliés parus à *Sept* ou à *Temps présent*, j'y vois en effet la matière d'un retour sur moi-même qui, pour moi du moins, offrirait quelque intérêt. Mais ces *Mémoires intérieurs* sont ceux d'un être plus secret que ce personnage qu'il me faudrait suivre pas à pas durant ces années sinistres. L'occupation, ne m'avait pas plus que la maladie rapproché de Dieu. Elle était allée dans le même sens que la maladie pour me relivrer au monde, sans pourtant me rendre indifférent à Dieu. Tous les textes que je retrouve de cette époque, et en particulier les textes politiques, témoignent du contraire. Mais j'étais redevenu comme dans ma jeunesse une créature divisée contre elle-même. Je devais le rester jusqu'au froid de la vraie vieillesse. Alors l'âme affleurerait seule vivante, miraculeusement conservée sous l'épaisse couche des passions, — conservée par quoi ? La Foi est un sel qui

ne s'affadit pas. Il faudrait parler aussi de ce courant profond qui avait sa source dans mon enfance et qui avait traversé toutes ces années funestes, et qui jaillissait enfin sous le ciel. Il reflétait encore les rives (c'est le *Bloc-Notes...*) mais il ne recevait plus rien que des reflets.